L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 3 JANVIER 1859.

RATES OF ADVERTISING.
One Dollar for every Ten Lines in Nonpareil.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE & Co.
(SUCCESSEURS-PROPRIÉTAIRES)
G. F. WEISSE. N. DUPOUR.
G. DUVERGER. S. HARNY.
Rue de Chartres, No 83, entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS.
LUNDI MATIN, 3 JANVIER 1859.

Abonnés à la semaine.
Les porteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnements "à la semaine." à raison de 25 CENTS pour les six numéros. On paiera aux porteurs.

Ventes à l'encan de ce jour.
Par Bache & Lécumont, 77, Chartres—Habillements d'hiver.
Par le bureau, à l'Hôtel de Ville—Cinq terrains avec batisses—Et à Algers, des meubles.
Par R. D. Hyde, 37, Magasins—Marchandises ches.

Expédition du Nicaragua
L'expédition partie de Mobile pour avoir ravagé sur le schooner *Susan*, en même tems un double dénouement. C'les avons ce qui résulte de dépêches que sous les yeux.
Au dire de l'une de ces dépêches, ses datée de Mobile 1er janvier, l'expédition une autre détenir le but poursuivi; d'après cette dépêche, et les faits admis en doute, comme ne pouvant s'a fait naufrage, et me on va voir, le se trouvant à bord ont les passagers qui ...és à Mobile par un bateau sauvés et ...glais.
Contradiction flagrante entre les deux dépêches, nous sommes bien ...ttre un double dénouement à obligés d'a... et il y a lieu de supposer, l'expédition ...ns, ou que les émigrants partis à croyons ...ches ne constituaient pas l'effectif de l'expédition ou que ceux-ci se sont ...tif de ...ché, soit en mer, soit sur quelque point convenu, partagés en deux bandes, de façon à ...ublier leurs chances de succès par une manœuvre habile, et à tromper, peut-être, la surveillance des croiseurs.
Tout cela ne doit être jugé encore, que par hypothèses. Il est probable que, avant peu, nous aurons des renseignements assez précis, pour éclaircir nos doutes. Quoiqu'il en soit, voici les faits, tels qu'ils résultent des dépêches précitées.
Au dire de la première de ces dépêches, un schooner (dont le nom était inconnu au moment de la rédaction du télégramme) arrivé à Mobile et venant de Bustan, aurait apporté la nouvelle que le schooner *Susan* avait débarqué ses passagers à Puerto Cabello, dans le Honduras. D'après le rapport du capitaine de cette goélette, en débarquant les passagers du Susan, ils se préparaient pour traverser le Honduras et gagner le département de Léon, dans le Nicaragua.
Il paraitrait que les armes qui ont été extraites de l'arsenal de Léon, il y a quelques mois, sont aujourd'hui entre les mains des démocrates fédéralistes, dans le voisinage de Chinandega et de Subtiaba, où ils n'attendaient que l'arrivée des Américains pour proclamer la déchéance du président Martinez et révolutionner le pays. Un chef du parti démocrate, nommé Chares, attendait les Américains, sur les frontières des deux Etats, pour se joindre à eux.
Ces dispositions paraissaient être parfaitement connues des flibustiers, puisque, à peine débarqué, le colonel Anderson avait expédié le colonel Natzmer pour prendre des arrangements définitifs avec les démocrates de Léon.
Le nom du général Walker n'est pas même prononcé dans cette dépêche, non plus que dans la seconde dont nous allons donner l'analyse. Serait-il permis d'en conclure ou que le général serait à la tête d'un troisième corps expéditionnaire, ou, qu'il serait parti seul de son côté? Nos lecteurs remarqueront que la dépêche signale le schooner *Susan* comme ayant abordé à Puerto Cabello. S'il en est ainsi, la supposition que nous avons faite plus haut d'un débouchement de la petite armée expéditionnaire, sur un second bâtiment, ne serait pas fondée, et le *Susan*, après avoir débarqué une portion de ses passagers, aurait continué sa route, pour aller chercher un autre attendant ailleurs.
La dépêche, qui donne le récit du naufrage de ce bâtiment, a été adressée par le correspondant de la presse associée, qui faisait partie des passagers du *Susan*. Cette dépêche datée de Belize (Honduras) 20 décembre porte que le 16, à 3 heures du matin, le *Susan* a échoué sur le récif, et qu'il est resté 4 sonnes ... ...ne environ de Belize. Le bâtiment est totalement perdu; mais les passagers ont été sauvés.
Une autre dépêche datée du 24 décembre porte que le capitaine Maury a fait tous ses efforts, sans y pouvoir parvenir, pour affréter un bâtiment afin de continuer sa route. Le gouverneur anglais de Belize, M. Seymour, a mis alors à la disposition du capitaine Maury un bâtiment de guerre de la marine britannique, le *Basilic*, pour transporter les passagers à tel port du Sud des Etats-Unis qu'ils voudraient choisir.
Nous traduisons textuellement de la dépêche, les lignes suivantes :
Des rapports préjudiciels aux passagers avaient été mis en circulation par un capitaine américain qui se trouvait ici par hasard; mais le gouverneur Seymour répondit que ces passagers n'avaient violé aucune loi anglaise, qu'il ne s'inquiétait pas de savoir qui ils étaient, ni où ils allaient, mais qu'il les considérait comme des naufragés, citoyens d'une nation avec laquelle son gouvernement désirait entretenir des relations les plus amicales, et que, en conséquence, il leur donnerait toute l'assistance dont ils auraient besoin.
Le capitaine Maury a recueilli les passagers sur l'île où ils s'étaient réfugiés, et le *Basilic* est parti pour la Mobile où il est arrivé le 1er Janvier.
Cette nouvelle a produit une grande sensation à Mobile. Les passagers du *Susan*, au nombre de cent, ont été pris au bas de la baie sur un remorqueur. L'accueil le plus enthousiaste les a salués à leur journée de ville. La population s'est transportée en masse à travers les rues; le drapeau de Nicaragua a été arboré, et le capitaine Maury a été obligé de prononcer un discours.
La foule s'est rapidement grossie, et la ville tout entière était dans la plus grande excitation.
N'oublions pas d'ajouter que, pour faire suite à la conduite très loyale du gouverneur Seymour, les officiers du *Basilic* se sont montrés d'une présérance extrême à l'endroit des naufragés du *Susan*.
Voilà ou s'arrêtent, pour le moment, les renseignemens relatifs à cette affaire dans laquelle il y a, comme on voit, beaucoup de confusion. Nous ne croyons pas, cependant, avoir trop compté sur le hasard, en espérant que l'expédition aura été dirigée en deux et peut-être même en trois corps. Il faut donc attendre la confirmation de la nouvelle du débarquement de l'avant-garde à Puerto-Cabello.

La paix ou la guerre en Europe.
Nous avons parlé de la réfutation de l'article de la *Presse* par un article du *Constitutionnel* trouvé, paraît-il, insuffisant à tranquilliser les esprits, car le *Moniteur*, du 11 décembre, dans sa partie non officielle, a été chargé de la prendre à son tour.
"Une polémique souterraine avec une persistance regrettable par différents journaux de Paris semble avoir causé une inquiétude que nos relations avec les puissances étrangères ne justifient à aucun degré. Le gouvernement de l'Empereur croit de son devoir de présumé l'opinion publique contre les bruits d'une discussion qui serait de nature à altérer nos rapports avec une puissance alliée de la France."
Cette note elle même n'a pas produit l'effet qu'on désirait en qu'on en espérait. Voici ce que nous lisons à ce sujet dans une correspondance de Paris à un journal belge :
La courte note publiée, ce matin, par le *Moniteur*, était attendue depuis plusieurs jours, l'article du *Constitutionnel* n'ayant pas paru suffisant. On ne saurait méconnaître les bonnes intentions du gouvernement français, qui a voulu calmer les inquiétudes soulevées par la polémique contre l'Autriche. Cette note est d'autant plus méritoire qu'elle porte précisément contre nos journaux semi-officiels qui ont pris l'initiative de la polémique soutenue, suivant le langage du *Moniteur*, *avec une persistance regrettable*. On a beaucoup remarqué l'épithète de "malheureuse" pour la première fois, à l'Autriche. Il est vrai qu'elle est alliée par le traité d'avril. Je ne puis vous assurer que cette note ait, aux yeux de la diplomatie, entièrement triomphé des articles de la *Presse* et des réticences apparentes du *Constitutionnel*. Quant à la Bourse, vous verrez, par votre bulletin financier, que l'effet a été le même sur les spéculateurs que sur les diplomates. Les rentes ont fait doute est dans l'air; c'est un moment à traverser.
Dans les salons politiques, on persiste à croire les éventualités de guerre; les chances pour ou contre. Ceux qui veulent croire au maintien de la paix font valoir les déclarations pacifiques de l'Empereur; l'absence de tout grief sérieux, de la part de la France, contre l'Autriche, les intérêts financiers, commerciaux, industriels, qui s'opposent à une nouvelle guerre. D'un autre côté, on signale les rapports de plus en plus intimes entre les cabinets de Vienne et des Tuileries; l'éloignement affecté du baron Hubner de toutes les fêtes impériales; l'union de plus en plus intime du gouvernement français avec le Piémont; le langage belliqueux des feuilles de Turin; les démonstrations hostiles, non pour la reprise de relations diplomatiques avec Naples; les négociations actives à Londres et à Berlin pour maintenir la neutralité de l'Angleterre et de la Prusse, et l'état peu satisfaisant des rapports actuels entre l'Autriche et une autre grande puissance.

Dépêches Télégraphiques

Transmises à NEW-YORK PER EN ...

L'ACCIDENT DE CHEMIN DE FER.—Le rapporteur du Columbus, (Geo.) ...ne confirmation, ainsi ...*bombes Sun* est de la dernière acte, sont ...tre. La dame ...ptes enfants, de la ...que l'avaient ...ciliane. On cite encore Mme Lovegrove, Mme Smith, du Texas, ...roisse Rapides, de l'Alabama, M. Mil... parmi les ...du train, M. Bush, chef ...ment; M. Sulli, employé. Sous les ...ler, le mécanicien, et tous les ...feur, et Lovegrett.
Les ...ont 15 ...ds au haut d'un ...enfants ...ds de profondeur ...eau. Les wagons ont été mis en ...pont ...x et tous les passagers renversés ...rivière. Les premiers avis reçus de ...ne de l'accident étaient exagérés.

Bulletin politique.
On a des raisons de croire que le parti libéral au Mexique, en se préoccupant de faire reconnaître le gouvernement de Juarez par les Etats-Unis, consentirait à autoriser l'établissement de postes militaires dans la Basse-Californie, ce qui simplifierait la mise à exécution du projet analogue recommandé par le président Buchanan dans son récent message.
—On assure—ce n'est là qu'un bruit dont nous sommes loin de nous faire la caution—que le chargé d'affaires de France près la république Dominicaine, aurait reçu ses passeports (ainsi que cela a déjà été annoncé) à la suite de la communication officielle faite par son diplomate du vœu de l'empereur Napoléon, de voir les Dominicains renoncer à la forme de leur gouvernement et se soumettre à l'autorité d'un prince ou quelque prince *in partibus* s'couronner?
—Des lettres de Washington font pressentir qu'à la fin de celmois on pourrait bien recevoir d'Angleterre des réponses à certaines propositions qui ont été adressées au gouvernement britannique relativement à la solution définitive de la question de l'Amérique Centrale.
—Les prix offerts pour l'achat de terres dans la Sonore font présumer que les Américains ne tarderont pas à entrer en possession de cette contrée. On dit même que certaines personnes ont si bien présumé du résultat des démarches, que des propositions ont été faites pour la construction d'un chemin de fer de Guaymas au point déterminé de la frontière américaine.
Le général Scott—Les vaisseaux du Texas qui nous parviennent par le dernier arrivage mentionnent que le général Twiggs a reçu l'ordre de se rendre à la rencontre du général Scott afin, de s'entendre avec lui sur les affaires concernant son département. Le général Twiggs a dû quitter San Antonio pour la Nouvelle-Orléans le 1er janvier.
Indiens.—On écrit de Washington, à la date du 27 décembre, que le Bureau Indien a été informé qu'à la suite du sévère châtiment infligé par le major Van Dorn, les Comanches résidant sur les rives du Cavadion se sont dispersés et que depuis ils ne se montrent qu'en a plus après un seul de ces maraudeurs.

CHRONIQUE LOCALE.

BLESSÉS.—Un nommé Kitt, qui avait été blessé à la tête d'un coup de tisonnier, a été recueilli par un garde, samedi matin, dans le voisinage du Pitkin Hotel, à l'embouchure des rues North Marketet Nouvelle Levée. Il a dit que c'est Nicholas Schoh, propriétaire de l'hôtel, qui l'a frappé. Schoh a déclaré, lors de son arrestation, qu'il avait assailli Kitt parce que ce dernier lui avait brûlé une main. Kitt a pseudo connaissance avant qu'on l'eut transporté à l'hôpital.
—Un demi-barillet de poudre a fait explosion, samedi, dans un édifice situé au coin des rues Ste-Anne et Prieur, où se trouvent un magasin de comestibles, un café et une boutique de barbier. Le stock ainsi que la batisse sont avariés. Nous n'avons heureusement aucun grave accident à annoncer. On attribue l'explosion à un coup de pistolet.—La batisse appartient à M. Albert.
—Noyé—Un blanc dont on ignore le nom a été trouvé flottant dans le bassin d'Ouvrau Basin, samedi matin, à un demi-mille de la première porte de pégue. Le défunt avait les cheveux noirs et paraissait âgé de 35 ans. Il était vêtu d'un pantalon de casimir noir, de deux habits d'alpaca, d'une chemise de peau en gingas et d'une chemise de coton blanc.
Le coroner a ordonné un jury. Verdict, noyé.
—Une enquête a été tenue hier, à l'encontre des rues St James et Pacaniers, sur le corps de Lawrence Colmer. Le verdict du jury a été conforme à celui du jury du succès de boisson.—Lawrence était Allemand et avait 25 ans.
VOL.—Des voleurs sont entrés hier, à 10 heures du matin, dans les magasins de M. Jaquet, No 3, rue Front Levée, et ont emporté une quarantaine de montres.
ARRESTATIONS.—Thos Tracey, rue Bienville, a été arrêté hier matin, sur affidavit déclarant qu'il a tenté de se suicider.
Matt Funn a été conduit hier au poste du Deuxième District. Il était tombé dans le fleuve.
LES RECORDERS.—Aucune des affaires fixées n'a été appelée samedi devant les recorders.
Une foule d'hommes et de femmes qui avaient célébré trop bruyamment l'approche de la nouvelle année, ont été mis en liberté.
TRUPES D'ORLEANS.—Ce soir, la *Juive*, chantée par Mlles Lafranque et Paola, et par MM. Lossult, Tasie, Metzler.
A l'étude, pour être prochainement représentée : les *Dragons de Villars* et la *Fanchonnette*, opéras-comiques.
BAL DE ENFANTS.—M. Vegas donnera son premier bal d'enfants, jeudi prochain, à l'Odd Fellows Hall. Ces fêtes charmantes que l'excellent professeur organise tous les ans, rencontrent toujours de nombreux élèves des deux sexes de mettre en pratique, sur une plus vaste échelle et devant un brillant public, les leçons de politesse et de danse qu'il leur donne. Elles aussi de la sorte à vaincre cette timidité déplorable qui, trop souvent, éloigne du monde de jeunes hommes et de jeunes filles, et leur fait graduellement acquérir cette aisance de manières qui est le complément indispensable d'une bonne éducation.
LA DR BOEHNEMANN.—On verra à nos annonces que le savant et distingué professeur BOEHNEMANN a établi son office rue du Canal No 137 dans la habitation occupée par le Crescent City Bank, au 3e étage; l'entrée par la rue Carondelet. Le Dr BOEHNEMANN est donc prêt, à partir de ce moment, à reprendre l'exercice de la profession. Le Dr BOEHNEMANN est si bien connu pour son expérience et ses cures extraordinaires des maladies intestinales, qu'il nous semble tout à fait superflu que nous le recommandions à nos lecteurs. Les nombreux succès qu'il a obtenus dans cette ville sont garants de ceux qui lui sont réservés.
BOEHNEMANN MOUSSA A BON MARCHÉ—On verra, en se référant aux annonces, que M. JOHN TODD, 12 et 14, rue de Chartres, a notablement réduit le prix de ses riches soieries et en général de toutes les belles marchandises d'hiver que renferme son magasin, afin d'en hâter la vente et de les remplacer par d'autres nouvelles et plus élégantes. Cette mesure est donc favorable pour les dames qui voudraient obtenir à bon marché des marchandises qu'elles n'auraient pu se procurer ailleurs à un mois qu'en en acquittant le prix plein.—A vis à qui de droit.
PHARMACIE FRANCO-ITALIENNE—M. F. BERTA, successeur de J. M. Menvielle, vient de renouveler complètement l'assortiment de la pharmacie située au coin des rues Rempart et Chartres. Les médicaments dont quelques-unes sont énumérées dans une annonce qu'on trouvera plus loin, sont tous frais et authentiques. M. BERTA a été répétiteur à l'Université de Turin, et a fait de fortes études pharmaceutiques. Les médecins peuvent donc lui confier en toute sûreté les prescriptions, qu'il s'engage à remplir de manière à les satisfaire pleinement ainsi que les familles qui voudront bien l'honorer de leur patronage.
Parmi les médicaments que renferme la pharmacie de M. Berta, nous croyons devoir signaler à l'attention de ceux qui de droit les sirops sédatifs préparés par ce dernier et qui sont un spécifique infaillible pour la coqueluche et la plus opiniâtre toux. On sait combien tant parfois dangereuse la coqueluche et comme il est difficile d'abréger cette maladie. Les prises opiacées que l'on recommandait naguère sont pas un remède nouveau; elles ont l'émoi dans les enfants et mains eux, et ces épreuves répétées, pour obtenir l'obtenir ...ment de succès, nous autorisent à y appeler l'attention des médecins.
AGENCE DE TABACS — MM. MILLER, BURTHE & Co, 63, rue Commune, reçoivent constamment, des fabriques de la Virginie, les meilleures tabacs manufacturés qui proviennent de cet Etat, et les offrent au commerce à des conditions très avantageuses. Ils sont les seuls agents de la Jouvin-Gerbaud pour le vente de l'excellent tabac à priser brevété de Jouvin, et pour le célèbre tabac à chiquer et à fumer de Bogg. Nous apprenons l'arrivée prochaine de 300 barils de notre ville sur le vaste et complet assortiment de MM. Miller, Burthe & Co.

SOCIÉTÉ—MM. L. GUILLAUDEX et Pr GIRARDE viennent de former une société pour continuer les affaires de l'ancienne maison TAUPONAS DAUVERGNE. Leur magasin et salleries situé rue Royale No 149, est connu depuis longtemps par l'ordre et le choix des articles qui y figurent, la modicité des prix, auxquels ils sont livrés aux acheteurs, ainsi que la bonne exécution des commandes. Les successeurs de M. TAUPONAS restent considérés aux traditions de la maison et acquerront, nous en sommes persuadés, des titres pour, veaux au patronage du public.
LES ACADÉMICIENS SE COUVRENT—Il y a quelques années, des académiciens en gaîté firent un canard, qui fit une petite débauche d'étymologie pour faire croire qu'un académicien se couvrait devant le savant! Quelque temps avant, on avait cru que le savant devaient, comme, à l'Académie, donner sa corne pour répondre à ses vis.
Dans les salons politiques, on persiste à croire les éventualités de guerre; les chances pour ou contre. Ceux qui veulent croire au maintien de la paix font valoir les déclarations pacifiques de l'Empereur; l'absence de tout grief sérieux, de la part de la France, contre l'Autriche, les intérêts financiers, commerciaux, industriels, qui s'opposent à une nouvelle guerre. D'un autre côté, on signale les rapports de plus en plus intimes entre les cabinets de Vienne et des Tuileries; l'éloignement affecté du baron Hubner de toutes les fêtes impériales; l'union de plus en plus intime du gouvernement français avec le Piémont; le langage belliqueux des feuilles de Turin; les démonstrations hostiles, non pour la reprise de relations diplomatiques avec Naples; les négociations actives à Londres et à Berlin pour maintenir la neutralité de l'Angleterre et de la Prusse, et l'état peu satisfaisant des rapports actuels entre l'Autriche et une autre grande puissance.

FEUILLETON.

LES EMIGRANS

ROMAN PAR M. ELIE BERTHET.

XII

LES VOYAGEURS.—Suite.

Reber fit une nouvelle pause; sa respiration devenait pénible et affliante; cependant, il conservait encore sa lucidité. Bientôt il appela tour à tour Girard, Tête-de-Feu, Burgwillers, et les remercia, par quelques paroles bien senties, de leurs bons offices.
—Vous m'avez donné une nouvelle preuve, leur dit il, de la vérité du proverbe "qu'il y a de bonnes gens partout," et je n'ai jamais trouvé d'amis plus généreux que dans ce pays, où certains hommes rivalisent de cruauté avec les bêtes féroces.
Il reprit bientôt :
—Je ne vous partage pas, mes enfans, la somme considérable que vient d'apporter M. Lovendal. S'il y a plus tard lutte entre les deux beaux-frères et les deux sœurs au sujet de cette somme, ce sera seulement, je le sais, lutte de désintéressement; il n'est pas d'âmes au monde aussi noble que celle d'Albert, sinon celle de Schmidt; il n'est pas de cœurs d'ange comme ceux de Kretlie et de Julia. Arrangez-vous donc en bons frères et en bonnes sœurs, mes enfans, et que le ciel vous protège tous!
Cette conversation épuisait Reber; Julia l'invita doucement à se reposer :
—A quoi bon? reprit-il. Dès ne mesure-t-il pas les instans qu'il me laisse? Eh bien! mes enfans, ce missionaire catholique arrivé récemment à Stockton est que vous avez envoyé chercher, ne va-t-il pas bientôt venir? qu'il se hâte, car je suis bien impatient de me réconcilier avec Dieu, et je veux mourir en chrétien!
Schmidt annonça que l'un des guides, parti avec Thompson pour la ville, avait été chargé d'amener le missionnaire à la ferme avec toute la célérité possible; on attendait leur arrivée d'un moment à l'autre.
—Mes enfans, reprit le malade, ce n'est pas seulement pour moi que je souhaite la présence d'un prêtre de notre religion, c'est aussi pour vous. Bien divorcés, vous n'est pas astreint ici aux règles, si impérieuses de l'autre côté de la mer; mais il ne serait pas convenable d'un, qu'après moi vous contrasiez seules dans ce désert, sous le même toit que vos fiancés. Je désire donc que le missionnaire vous marie ici même, en ma présence; ce sera pour moi une bien grande consolation.
—Quoi! mon père balbutia Julia, exigez-vous qu'au moment où nous avons le cœur déchiré....
—Il le faut, chère petite, répliqua le mourant avec fermeté; je ne puis assez d'avance ce que la chose était faisable, et vous ne voudrez pas, j'en suis sûr, vous refuser au dernier de mes désirs.
Les deux sœurs et les deux fiancés répondirent en pleurant qu'ils étaient prêts à obéir. Reber les remercia par signe, car la voix lui manquait.
A la chute du jour, le missionnaire catholique arriva de Stockton; c'était un vénérable prêtre irlandais âgé de plus de vingt ans, parcourait en tout sens de la continent américain pour porter les secours de la religion et les consolations de l'Evangile, et convertir les peuplades sauvages. Il parlait plusieurs langues, et notamment le français, car c'était en France qu'il avait fait ses études théologiques et reçu la prêtrise. Schmidt et Albert Lovendal lui ayant exprimé les vœux du mourant, il promit de s'y conformer, et, après quelques minutes de rapos dans la hutte de Tête-de-Feu, il se mit en devoir de tout disposer pour la cérémonie.
Cette cérémonie fut simple et rustique, comme l'exigeaient les circonstances; néanmoins elle eut un caractère de majesté et de grandeur dont deux jeunes couples conservèrent le souvenir jusqu'à leur dernier jour.
La nuit était venue. Dans la salle basse où se trouvait le lit grossier de Reber, on avait allumé toutes les lumières que pouvait fournir l'habitation. Une petite table était recouverte d'une serviette blanche, et sur cet autel improvisé le prêtre commença dépouillé un crucifix de cuivre argenté et un saint-ciboire; les vases sacrés avaient été tirés d'une boîte qu'il portait toujours avec lui dans ses longs et dangereux pèlerinages. Lui-même s'était revêtu des ornements sacrés et une étole dont la nuance broderie d'argent était demourée aux mains des pirates de la prairie, qui, avant quelque fois tenu le pauvre prêtre en leur pouvoir.
Les futurs époux vinrent s'agenouiller sur une peau de bœuf devant l'autel; Schmidt, qui en sa qualité de maître d'école, avait souvent servi la messe au village de l'Arbre, remplissait les fonctions de sacristain et suivait, l'office dans un livre de liturgie. Girard, Tête-de-Feu et Burgwillers, qui, avec un des guides catholiques français de la Louisiane, devaient servir d'témoins au mariage, se tenaient auprès du lit mortuaire, dans une attitude recueillie. La porte de la salle était restée ouverte, et, au milieu des ténèbres, on pouvait voir dans l'encoire les figures bronzées et les costumes pittoresques des guides, ouvriers, bûcherons et chasseurs, qui avaient accompagné à la ferme Lovendal et Girard. Ces gens grossiers, quoiqu'ils n'appartinssent pas au culte catholique, contemplaient avec un étonnement mêlé de respect ces cérémonies *papistes*, si élevées et si touchantes en regard du cérémonial observé dans certaines autres sectes chrétiennes. Au loin on entendait le bruissement de la rivière, des cris des oiseaux de nuit et les aboiements plaintifs des loups, comme si le désert est voulu mêler ses harmonies aux harmonies grandioses de la religion et de la mort.
Le missionnaire, qui avait déjà reçu la confession de Reber, lui administra les derniers sacrements; puis, il bénit les deux couples bien senties et qui firent verser d'abondantes larmes aux jeunes gens, il donna la bénédiction nuptiale aux deux couples. La cérémonie terminée, il posa sur l'autel même un petit registre qu'il tira de sa cassette, et rédigea l'acte de mariage. A peine cet acte avait-il été signé par les époux et par les témoins, que Kretlie et Julia durent courir à leur père, qu'ils trouvèrent en proie aux douleurs convulsives de l'agonie. Cependant il lui restait encore et balbutia d'une voix faible :
—Merci, mes filles.... je suis content.... Soyez bénissans!
Sur un geste du prêtre, qui avait trop fréquenté les mourans pour ne pas reconnaître à des signes certains une mort imminente, tout le monde se prosterna de nouveau.
Reber s'agitait faiblement en prononçant des paroles; tout à coup il plus profond silence régnait dans la salle. Enfin on entendit distinctement ces mots :
—J'ai voulu la fortune, et je suis allé la chercher à l'autre extrémité du monde. Jamais qu'elle se tiouvait sous l'humble toit où je suis né.... Je meurs à la peine..... Néanmoins, que Dieu soit béni!
On écoutait toujours, mais la voix avait cessé.
Bientôt une explosion de cris et de sanglots annonça aux gens du dehors que le pauvre colon venait de rendre le dernier soupir.
Reber fut enterré au bord de la colline, dans un endroit solitaire et triste qui lui était récemment. Quant au factour, Thompson était venu en chercher le corps dans un chariot couvert, et l'avait transféré à la ville, où l'officier de justice avait profité de l'occasion pour dresser un magnifique procès-verbal de l'assaut l'attaque du jog-house par les sauvages, les exploits du défunt factour, et ses propres prouesses qu'il reconquérait les registres et les papiers de la compagnie, si malheureusement perdus.
Huit jours après ces événemens, tout était prêt pour le départ de M. et de Mme Lovendal, qui allaient retourner en France, tandis que Schmidt et sa chère Kretlie devaient demeurer à la Pointe-Noire, pour diriger l'établissement fondé par Reber avec tant de peine.
Les arrangemens conclus entre les beaux-frères furent tout à l'avantage du colon. Albert avait rementré à Schmidt qu'il possédait en France des capitaux suffisans pour faire prospérer sa manufacture, tandis que lui, Schmidt, devait encore dépenser des sommes considérables pour mettre en rapport la terre de la ferme. En conséquence, Lovendal avait non seulement abandonné à Schmidt les droits de la succession de la ferme, mais encore la part de la succession de la grand'mère, et il y avait en entre eux, comme l'avait prévu Reber, quelque lutte généreuse. A la fin, Schmidt avait été obligé de céder, mais à la condition que si jamais les affaires du manufacturier devenaient moins florissantes, il n'hésiterait pas à recourir au colon.
Pendant la semaine qui s'était passée entre l'arrivée de Thompson et le départ, Julia, malgré son cœur si faible et si souffrant, avait repris incessamment des forces. Malgré le chagrin que lui avait causé la perte de son père, le coloris de la santé commençait à reparaître sur ses joues, et elle semblait revenir à la vie. La présence continuelle de son cher Albert, le projet de retourner en France pour y vivre auprès de lui, agissaient sur elle comme un charme bienfaisant. D'ailleurs, une appréhension vague, qu'elle n'osait s'avouer à elle-même, la pressait de partir. En voyageant mari et jeune, il beau, si ardent, elle craignait que l'ancienne affection de Kretlie pour lui ne se ranimât, et elle avait hâte de mettre entre eux l'immensité des mers. Mais, le jour même de leurs noces, cette séparation, qui est la certitude qu'en serait éternel rabaisser, Kretlie, en effet, avait complètement dominé ses pensées, complètement affaiblissant son mari d'un amour profond, sincère, basé sur l'estime et la reconnaissance; et cet amour ne s'est jamais démenti.
Lovendal, vivement reconnaissant des services que Burgwillers avait rendus à sa famille, avait offert au brave chasseur de l'accompagner en France et de lui compter la petite ferme autrefois possédée par Reber. Burgwillers semblait l'avoir d'autres petit projets pour le moment. Il avait d'autres projets, et, ce qui ne lui avait jamais arrivé, il ne se sentait pas le courage de les exécuter.
Les deux jeunes gens, qui ne cessaient de se prodiguer les plus tendres caresses, ne pouvaient se résoudre à quitter leur chère Kretlie